1

Soleil au zénith, inutile d'insister. J'attendrai que la lumière file douce ; à cette heure, je ne ferai rien de bon. L'heure de midi n'offre aucune ombre, aucune place aux demi-teintes ni aux clairs-obscurs. Rien ne vaut ce moment de fin de journée, entre chien et loup, quand le jour s'estompe peu à peu. Dernier coup d'œil sur le groupe de danseuses qui tournoient en robes légères, blanches corolles sur l'herbe verte et drue du parc, avant de repartir vers le château. J'ai juste le temps de déposer mon appareil photo et de rejoindre la bande ; il sera bientôt temps de déjeuner de toute façon, et les cours reprennent à deux heures.

Monter quatre à quatre ces fichus escaliers jusqu'au deuxième, pousser la porte de la chambre que je partage avec trois filles, Sarah qui dort dans le lit du dessous, et les deux autres qui ne sont pas toujours drôles

ni commodes, des casse-pieds avec qui je n'ai pas grand-chose à partager, si ce n'est cet espace. Ranger avec soin mon Rolleiflex New Standard, cadeau inestimable du mari de la directrice, Pingouin, comme tout le monde l'appelle dans cette pension où j'habite depuis presque neuf mois. Enfin, en réalité, ce n'est pas vraiment un cadeau : c'est un prêt.

Il m'a nommée responsable de l'atelier photo, parce qu'il a remarqué que j'avais un plaisir – il a même dit, « une habileté » – à manier l'appareil photo et il a ajouté en s'adressant à la dirlo : « Celle-là a un regard différent de celui des autres élèves. » C'est bien la première fois que quelqu'un me trouve douée pour quelque chose. Jusqu'à ces derniers mois, j'ai plutôt été une élève assez médiocre qui n'a jamais intéressé les adultes, si ce n'est mon père et ma mère.

Pingouin doit pourtant y croire : il m'a confié son dernier achat, même si c'est en me faisant tout un tas de recommandations, entre autres, celle de toujours le ranger consciencieusement dans un coin abrité de la poussière. C'est un drôle d'homme, ce Pingouin. Il accumule les appareils photo, qu'il dépose avec soin dans une armoire vitrée de la salle commune de l'école. Il ne s'agit pas d'une collection : chacun d'eux a jusqu'alors tenu un rôle et une place

dans sa vie, le Leica 3 équipé d'un objectif Summar 2/50 attrape les jeux des plus jeunes à l'autre bout du parc, le Pocket Kodak s'intéresse aux paysages qui dessinent des horizons, le Lumière Nada équipé d'un film de 400 ASA se glisse dans la nuit les soirs de lune pour prendre l'air du temps. Il en a vingt-huit, et les plus anciens ont plus de cinquante ans. Il me les a tous montrés, décrits, en m'expliquant leurs particularités et leur fonctionnement. Il goûte particulièrement le travail à la chambre noire mais la guerre l'a, je l'ai bien compris, coupé de sa passion.

La guerre a commencé il y a bientôt trois ans et Pingouin, engagé volontaire, est resté prisonnier de longs mois avant d'être libéré. Je ne connais pas son âge mais pour sûr il est plus vieux que mon père. Assez vieux pour ne pas être rappelé sous les drapeaux. Il est revenu d'un camp de prisonniers après avoir côtoyé la douleur des soldats. Il m'en a confi quelques mots, au labo, alors que nous regardions les images de sa guerre apparaître dans les bacs. Il a soigné quelques jeunes gars quand il était infirmier volontaire et a tenté d'en rassurer d'autres, au bord de la mort. Il est rentré, lui-même blessé à la tête, après l'explosion du dispensaire dans lequel il travaillait. Heureusement, sa blessure était superficielle et il a repris rapidement

une vie normale. Enfin, normale… Il m'a murmuré, il y a une quinzaine de jours tandis que nous nous dirigions vers la chambre noire, que ses nuits étaient emplies d'hallucinations où les souvenirs de ces longs moments passés au chevet de jeunes gens apeurés et mourants resurgissaient, emmêlés, confus, et pourtant d'une netteté effrayante

La photo n'a jamais retrouvé la place qu'elle avait pour lui avant guerre. Je suppose que son regard est encore trop plein des cris et de la terreur de ces derniers mois pour se plonger pleinement dans le viseur. Il n'a pas hésité à me prêter son Rollei dernier cri, preuve qu'il n'a pas le goût pour l'instant à se remettre à la prise de vue.

J'étais arrivée depuis à peine trois mois, déjà curieuse de ce labo photo et de ces appareils dans la vitrine, quand il m'a interpellée pour la première fois, alors que j'étais penchée sur sa fameuse armoire remplie de ces objets intrigants. Il m'a demandé si je connaissais quelque chose à la photographie et a commencé à me parler du sténopé de Léonard de Vinci, cette boîte étanche, ancêtre de l'appareil photo, utilisée entre autres par le peintre Canaletto, pour mettre en perspective les paysages vénitiens, puis des premiers négatifs de Niépce, puis du daguerréotype, qui avait

selon lui révolutionné l'idée même de la réalité, puis d'Edison, d'Albert Kahn et d'autres grands hommes qui m'étaient tous inconnus jusqu'alors. Je l'ai écouté et je me suis laissé embarquer par toutes ses histoires.

C'est comme ça qu'il m'a mis un appareil photo dans les mains. J'ai tout de suite aimé photographier les corps en mouvement, les émotions du quotidien sur les visages. Ce n'est pas le sensationnel qui m'intéresse, non, je suis sensible aux poussières de la vie, à ces presque invisibles instants qui apparaissent dans les faisceaux de lumière, si toutefois on y prend garde. Il m'a expliqué quelques fondamentaux pour que je sache manipuler l'objet, mais rien de trop, juste de quoi me donner envie de chercher, sans craindre d'oser aller plus loin. Je me suis vite emballée, déjà à la recherche des demi-teintes et des lumières de fin de jour, impatiente de me débrouiller seule. Je l'ai entendu me traiter de « tête brûlée » et même se moquer de moi, avec un peu de dépit mais aussi de fierté ; « elle croit tout inventer », a-t-il dit à son épouse, au réfectoire, assez fort pour que je puisse l'entendre. Je crois qu'il aime bien mon petit brin d'insolence. Lui-même a été de cette trempe au même âge, il me l'a avoué en riant.

J'ai pris l'habitude d'être à l'affût du moindre geste de tous les jours et de tous, du plus petit signe à fixe